

Texte d'une communication présentée au congrès annuel de l'Association Canadienne de Philosophie à l'occasion d'un colloque portant sur « La Méthodologie Autrichienne » (McMaster University, Hamilton, 24 mai 1987).

LA THÈSE SUBJECTIVISTE DE HAYEK

Sur la notion d'ordre sensoriel et son rapport à la méthodologie économique

Robert Nadeau

Département de philosophie

Université du Québec à Montréal

1.- Remarques préliminaires

On fait habituellement naître l'École de pensée autrichienne en économie en 1871 avec la publication des *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre* (Les Fondements de l'Économie) par Carl Menger. Et puisqu'il sera question de Friedrich A. Hayek, précisons qu'il appartient à la troisième génération de cette École, avec des théoriciens comme Gottfried von Haberler, Fritz Machlup et Oskar Morgenstern (1).

L'histoire enseigne également qu'après avoir dominé la scène pratiquement jusqu'aux années quarante (2), l'École Autrichienne subit un revers de fortune, à la faveur, entre autres choses, de la publication par Keynes en 1936 de sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*(3). Sans vouloir affirmer que le sort des économistes d'obédience autrichienne a exclusivement ou même principalement partie liée avec celui de la pensée keynésienne, comme si l'intérêt d'un tel système théorique devait être nécessairement perçu de manière inversement proportionnelle à celui suscité par l'autre, ou, mieux encore, comme s'il avait été démontré que ces deux systèmes sont logiquement incompatibles, il faut néanmoins reconnaître que c'est avec les années soixante-dix que le système keynésien s'effondre et paraît nécessiter des retouches fondamentales, et que l'on connaît ce qu'il a été convenu d'appeler l' "Austrian revival".

La renaissance de la tradition autrichienne en matière d'économie tient certainement à l'apparition d'institutions nouvelles destinées à permettre de redécouvrir l'importance et la portée des théories mises en place par les principaux penseurs appartenant à ce courant ou s'en réclamant ouvertement (4). Mais elle tient avant tout aux très nombreuses publications, articles ou monographies, qui, depuis une quinzaine d'années mais de manière exponentielle depuis cinq ans, s'inscrivent dans le prolongement de cette tradition de recherches, soit pour explorer plus avant des questions qui lui sont propres, soit pour faire l'histoire de ces questions, des réponses diverses qu'on a fournies à ces questions et des controverses que ces réponses n'ont pas manqué de susciter. Cette renaissance n'est sans doute pas étrangère au fait que l'on ait accordé un prix Nobel à deux théoriciens qui appartiennent à ce courant, d'abord à Hayek en 1974 (on l'accorda également à Myrdahl la même année), puis l'an dernier, soit douze ans plus tard, à James Buchanan. Suffit pour la petite histoire. Venons-en maintenant à l'essentiel, c'est-à-dire à ce que ce courant représente comme effort de pensée.

Un des thèmes clés du système de pensée autrichien en économie est sans contredit possible celui du "subjectivisme". On a dit de ce mot, comme du terme "individualisme" du reste, qu'il était trompeur et qu'il risquait d'induire en erreur. J'irai plus loin encore: il risque, à mon avis, et c'est pire encore lorsqu'on veut faire école, d'éloigner les disciples éventuels, ou à tout le moins les esprits scientifiques potentiellement les plus rigoureux, car ils sont tous épris de nos jours, et les uns plus que les autres, de cette indispensable valeur métascientifique qu'on nomme l' "objectivité", qu'on l'interprète d'une manière ou d'une autre. Or le terme "subjectivisme" a mauvaise presse précisément parce qu'il connote pour plusieurs, mais complètement à tort selon moi, une sorte de relativisme immodéré, quelque chose comme un empêchement absolu de pouvoir tenir en certains domaines un discours qui puisse convaincre un interlocuteur éventuel en appelant à des observations minutieusement contrôlées et à des raisonnements implacables qui s'y fondent, ce qui est apparemment le cas dans les sciences physiques et biologiques. Pour beaucoup donc, "subjectivisme" est le nom d'une abdication devant l'ampleur de la tâche qui attend toute science sociale, voire celui d'une trahison de l'esprit scientifique authentique.

On confond ici la requête d'objectivité, qui s'avère indispensable à toute entreprise de recherche pour pouvoir avoir droit au qualificatif de "science", avec l'objectivisme, qui n'est rien d'autre qu'une certaine attitude épistémologique qu'il est possible d'adopter en certains domaines de la recherche scientifique mais peut-être pas dans tous. La question est justement de savoir non pas si un savoir objectif est possible par exemple en science économique, ce qui est d'avance concédé, mais plutôt si une telle discipline peut avoir accès à des données dont le statut

serait comparable à celui des données dont l'ensemble des sciences non-sociales et non-humaines, à savoir les sciences physiques et biologiques, tentent de rendre compte de manière systématique. Ce qu'affirme ultimement la thèse subjectiviste, comme on le découvrira avec Hayek, c'est que les données élémentaires des sciences sociales constituent une sphère propre, épistémologiquement distincte de la sphère des objets physiques: notre mode d'accès à ce genre d'objets de pensée n'est pas le même que celui que nous avons le loisir d'utiliser dans les sciences physiques et biologiques. A part la question épistémologique au sens strict, deux autres problématiques distinctes mais reliées surgissent immédiatement: la problématique typiquement ontologique, qui concerne la nature propre de ces données, et la problématique méthodologique, qui concerne plutôt les limites du savoir qu'il nous sera possible d'obtenir concernant ces mêmes données. Les trois ensembles de questions paraissent ici inextricablement liées, et il ne semble pas possible de décider quoi que ce soit en matière de méthodologie économique si nous ne portons pas attention du même coup aussi bien au statut des objets dont nous parlons et à notre façon typique de connaître ces objets. La question du degré d'objectivité qu'il est possible d'atteindre en science sociales et en économique en particulier, question que Hayek formule en termes de "degré d'explication" possibles, est donc inévitablement une question qui ne peut être traitée directement et sans détour. Immanquablement, il ne semble pas possible de s'interroger sur ce qu'il est possible de connaître en économie sans prendre en considération le caractère peut-être spécifique et irréductible de la sorte d'entités dont on voudra ici expliquer la nature et dont on cherchera dans la mesure du possible à prédire le comportement. On ne doute donc pas au départ que le but cognitif visé dans toute discipline soit le même, à savoir expliquer et si possible prévoir le cours des choses. Mais si la physique ou la biologie peuvent justement parler un "langage de choses", il n'est pas évident, en tout cas il ne doit pas être tenu pour acquis que l'économique, qui traite de préférences, de décisions, de coûts et d'informations, parle elle aussi de "choses" au sens habituel du terme. Voilà bien la question, et bien sûr la réponse, que recèle le mot "subjectivisme", si trompeur soit-il apparemment.

Le sort des mots ne doit sans doute pas nous préoccuper outre mesure, mais celui des concepts le doit certainement, c'est-à-dire celui de ce que nous entendons faire dire aux mots quand nous nous exprimons. C'est pourquoi je vous propose d'aller voir de très près ce qu'être subjectiviste signifie philosophiquement parlant, non pas en général, puisque cela n'a pas vraiment de sens, mais chez un penseur dont la contribution intellectuelle au savoir de notre époque doit à mon avis demeurer pour longtemps encore incontournable, qu'il s'agisse d'économie, de philosophie morale et politique, d'épistémologie et de méthodologie, d'histoire des idées, voire aussi de psychologie théorique. Dans tous ces domaines en effet, Hayek a laissé sa marque. Et s'il n'est sans doute pas le premier à avoir abordé de front la nature du

subjectivisme envisagé comme perspective fondamentale procurant aux sciences sociales leur spécificité irréductible, puisque c'est à Mises que cet honneur revient sans doute (5), on doit cependant reconnaître qu'il est avec Lachmann (6) l'un de ceux qui, après Mises, ont certainement le plus fait pour montrer à quoi tient cette perspective scientifique et ce qu'en sont les retombées philosophiques essentielles et immédiates. C'est aux tenants et aboutissants de cette thèse telle que formulée par Hayek que je vais m'intéresser ci-après. Mais avant de ce faire, donnons quelques précisions sur ce qui, dans le courant de pensée auquel Hayek appartient, constitue la matrice conceptuelle permettant à cette thèse philosophique de recevoir une première formulation, à savoir la théorie de la valeur subjective.

L'assise fondamentale de la théorie économique autrichienne, sa pierre angulaire, et cela est vrai de toutes les formes du subjectivisme, c'est effectivement la théorie de la valeur subjective. Cette théorie apparaît en économie avec ce qu'on appelle habituellement, avec ou sans connotation kuhnienne, "la révolution marginaliste". De concert avec Jevons et Walras, mais indépendamment d'eux, Menger élabore une nouvelle théorie de la valeur fondamentalement basée sur ce fait psychologique indéniable que loin d'être, comme le voulaient des théoriciens classiques comme Adam Smith, David Ricardo et John Stuart Mill, une pure et simple question de coût moyen de production, la valeur d'un bien quelconque est plutôt fonction de l'utilité que lui reconnaît celui ou celle qui se le procure, cette utilité étant équivalente à l'utilité dite "marginale" de ce bien, c'est-à-dire à la valeur pour l'individu de la dernière unité disponible de ce bien.

Mais remarquons qu'étant donné la théorie absolument fondamentale où il s'enracine, le subjectivisme fait maintenant partie intégrante de la science économique toute entière. En vertu d'une conception des choses aussi pénétrante, la notion de coût subit une transformation radicale: tout bien pour un agent économique déterminé a essentiellement un "coût de renonciation" ("opportunity cost"). Ce coût correspond théoriquement à la valeur subjective des choix alternatifs qu'on s'est privé de faire étant donné la valeur qu'on accorde à celui qu'on a en fait effectué (7). Et puisqu'il s'agit d'une mesure absolument subjective, en quelque sorte intime et privée, on dira qu'il est inutile parce qu'impossible de chercher à quantifier une telle grandeur de manière précise: elle est d'emblée conçue comme quelque chose d'inaccessible à un observateur externe. Du point de vue de l'agent économique, il doit suffire de faire correspondre un prix à cette grandeur, le prix qu'il est prêt à payer pour un bien déterminé qu'il désire. Si pour cet agent, un tel prix représente une sorte d'équilibre entre, d'une part, un des choix possibles qui se présentent à lui et dont il a connaissance et, d'autre part, le coût de renonciation du bien particulier choisi, il est permis de croire qu'au niveau global le marché tout

entier tend vers un point d'équilibre analogue. On doit cependant accepter de considérer qu'au plan agrégatif, ce schème conceptuel n'a de valeur explicative que si à la base, c'est-à-dire au plan individuel, il permet de comprendre ce qui se passe effectivement. Cela montre à souhait que subjectivisme et individualisme méthodologique font irrémédiablement cause commune.

Mais ce qui fait encore maintenant le caractère spécifique de l'approche autrichienne, ce n'est certainement pas l'adoption de cette théorie de la valeur subjective puisqu'elle est aujourd'hui universellement acceptée. Et si, dans cette école de pensée, Hayek occupe une place à part, distinctive et originale, ce ne peut être non plus parce qu'il embrasse lui aussi cette théorie centrale. Mais même si cette théorie est au fondement de toute l'économie post-classique, toutes les traditions de recherche contemporaines ne s'y greffent pas de la même manière.

J'aimerais soutenir que ce qui fait le caractère distinctif de la pensée de Hayek dans cette aventure théorique somme toute assez récente, c'est qu'il a cherché sous cette fondation solide et inébranlable en apparence ce sur quoi elle reposait elle-même ultimement. Ce qui fait le propre de l'analyse de Hayek ne tient pas d'abord au fait qu'il ait élevé sur cette fondation un édifice théorique nouveau, mais plutôt au fait qu'il ait cru nécessaire d'examiner le socle de la fondation elle-même. Puisque la théorie de la valeur subjective est basée, comme je l'ai dit, sur la prise en considération du phénomène psychologique de l'attribution de valeur, il n'est donc pas étonnant que la thèse subjectiviste de Hayek se présente avant tout comme une contribution à la psychologie théorique ou fondamentale. Car toutes les données que l'économie a pour objet d'expliquer sont pour Hayek, lorsqu'on les considère en elles-mêmes, des manifestations de l'esprit humain.

Je soutiendrai donc que l'originalité de l'approche hayékienne tient à l'articulation serrée des trois niveaux d'argumentation mentionnés plus haut. L'argument ontologique concerne le statut empirique effectif des entités qui constituent les données dont traite l'économie. L'argument gnoseologique ou épistémologique concerne l'observabilité de ces données ou les difficultés que représente leur saisie en général. Et, enfin, l'argument méthodologique concerne pour sa part les limites inhérentes au type de savoir qu'il est possible d'avoir de ces données. C'est à examiner de plus près chacun des trois arguments que l'on retrouve en particulier dans *The Sensory Order* (8) que je consacrerai les trois prochaines sections de mon analyse.

2.- L'argument ontologique

Hayek propose dans cet ouvrage que l'on distingue au point de départ, pour le bénéfice de la discussion, trois systèmes relationnels différents. J'appelle le premier de ces trois systèmes le système SP: c'est celui des stimuli physiques, ce qu'on appelle couramment "le monde extérieur". Il contient l'ensemble des objets susceptibles d'interagir les uns sur les autres, donc tous les événements que l'on appelle habituellement "physiques". Le second système sera désigné par moi par l'abréviation SNC: il correspond, chez l'individu humain, au système nerveux central, donc au réseau des fibres nerveuses et des impulsions qui se rendent au cerveau de même qu'aux processus fonctionnels du cerveau lui-même. Fait à noter, ce deuxième système fait partie intégrante du premier: mais il ne nous est connu qu'indirectement, par observation externe et par construction de modèles neurophysiologiques. Distinguons également avec Hayek un troisième système, que j'appellerai le système QS, qui est le système des sensations ou des qualités sensorielles et autres qualités "mentales" (comme les émotions). Ce dernier système constitue en propre celui de la vie de ce que Hayek appelle l' "esprit", et il est avant tout connaissable directement, par acointance personnelle et chacun pour soi, même s'il peut également être connu par modélisation. Alors que le système SP résulte de l'action des objets physiques les uns sur les autres, le système QS résulte de l'action de ces mêmes objets sur nous en tant qu'organismes individuels. Par ailleurs, si les systèmes SNC et QS peuvent être dits isomorphes, au point où on peut même les dire identiques, il ne saurait être question de croire que les systèmes SP et SNC soient eux-mêmes isomorphes puisqu'il est acquis qu'un même type de stimuli peut produire diverses sortes d'impulsions nerveuses et que, réciproquement, une même catégorie d'impulsions peut être générée dans l'organisme à l'aide de classes de stimuli différentes. On a ici affaire à une relation un-plusieurs qui va dans les deux sens, et non à une relation terme à terme. Par suite, il est impossible que les systèmes SP et QS soient eux-mêmes isomorphes entre eux. La conception qui veut qu'on puisse établir une association constante entre une classe de stimuli et une classe de qualités sensorielles doit donc être rejetée, l'idée de l'existence d'un "donné pur de la sensation" doté en lui-même de signification étant une absurdité: car la sensation n'est pas une sorte d'entités physiques ou le calque neurophysiologique de telles entités, elle est plutôt le processus par lequel un certain ordre est créé au sein des impulsions nerveuses elles-mêmes. Par conséquent, s'il est possible de reconnaître des unités dans ce processus, elles correspondent nécessairement à des relations entre entités physico-chimiques, ou plus précisément encore à des rapports établis entre les événements eux-mêmes au cours desquels ces relations s'établissent dans l'organisme. Dans une conception des choses parfaitement cohérente et adéquate, c'est-à-dire en accord avec la science du vingtième siècle, même les choses du monde physique dit "extérieur" doivent être analysées

en purs termes de fonction plutôt qu'en termes de substance. Mais s'il peut convenir de parler des choses physiques comme s'il s'agissait de substances, il ne convient absolument pas de concevoir l'esprit comme s'il s'agissait également d'une substance: car il est un processus dynamique au cours duquel s'élabore une structure d'ordre que Hayek appelle "l'ordre sensoriel".

C'est dans ce cadre théorique fondamental que Hayek élabore la notion cruciale d'interprétation, notion appelée à jouer un rôle capital dans les étapes ultérieures de l'argumentation. En effet, s'il y a dans l'oeuvre de Hayek quelque fondement permettant de le rapprocher du courant herméneutique, ce n'est pas d'abord parce que, comme on le verra plus loin, l'économiste se voit toujours dans l'obligation de comprendre les manifestations de la vie en société pour être en mesure d'en expliquer le fonctionnement, mais c'est avant tout parce que l'esprit humain est en lui-même un pur processus d'interprétation. En effet, les constituants de l'ordre sensoriel ne sont pas pour Hayek des choses mais des événements interprétatifs ou encore des significations. Si les constituants élémentaires de l'esprit sont des significations, c'est tout simplement que toute qualité sensorielle n'est définie qu'en fonction de la place, au sens topologique du terme, qui est accordée à chacune des impulsions neurophysiologiques qui affectent notre organisme propre. Exactement comme, dans la perspective de la linguistique structurale issue des travaux de Saussure, un signe n'a de valeur qu'en vertu de sa différence, une impulsion n'a ici de valeur significative qu'en vertu de la classification qui en est faite par l'organisme dans le système nerveux central.

Ce qu'on appelle l'esprit humain et ses manifestations n'est qu'une certaine classification des divers stimuli qu'opère notre organisme, classification à l'aide de laquelle on tente de simuler l'ordre objectif des relations qu'entretiennent entre eux ces stimuli dans le monde environnant où ils prennent place. Cet ordre sensoriel est essentiellement dynamique puisqu'il est toujours susceptible de modifications issues de l'expérience, qu'on l'envisage au niveau individuel ou encore au niveau de l'espèce humaine toute entière. L'environnement physique, puisqu'il contient non seulement ces stimuli mais aussi le système nerveux central sur lequel ils agissent, contient donc également, par pure voie de conséquence, ce que nous appelons traditionnellement le "milieu intérieur". Et ce milieu interne, à savoir l'esprit humain, constitue le processus de reproduction "mentale" du milieu externe.

L'argument ontologique de Hayek ne se réduit évidemment pas à l'analyse de la constitution de l'ordre sensoriel: il constitue cependant ce qui permet d'éclairer le statut qu'accorde Hayek aux entités sociales. Car il lui faut rendre compte également de la constitution d'ordres dont le degré de complexité doit être considéré comme supérieur. Tout ordre

constituant un système des ordres sensoriels individuels ou simples peut forcément être dit plus complexe. On voit donc comment cette notion d'ordre, que Hayek assimile, au niveau individuel à tout le moins, à la notion piagétienne de "groupement", permet de passer progressivement d'une problématique psychologique à une problématique sociologique. C'est, en principe, la même notion purement descriptive d' 'ordre', dont on peut dire qu'elle est au départ normativement neutre, qui permet d'enclencher l'explication théorique qu'on attend des sciences sociales. Car, dans la perspective propre à Hayek, tous les phénomènes sociaux, et les phénomènes économiques en particulier, sont à leur base des manifestations de l'esprit individuel. S'il y a une vie économique des individus, analysable en termes de rapports entre fins poursuivies et moyens mis en oeuvre pour les atteindre, analysables plus avant en termes de rapports mathématisables entre coûts et bénéfices anticipés, s'il y a de tels phénomènes que l'offre et la demande de biens et services, s'il y a des échanges entre individus, s'il y a des 'choses' comme la monnaie, la plus-value, le salaire, la rente, l'intérêt, ou encore des phénomènes macro-économiques comme des taux de chômage, des taux d'inflation, des balances commerciales entre états, c'est qu'au départ il y a des organismes individuels qui cherchent à maximiser leur bien-être, qui analysent tant bien que mal leur situation respective, qui traitent l'information qui leur arrive de toute part, qui prennent des décisions, et qui, enfin, agissent en fonction de ce qu'ils valorisent et de ce qu'ils préfèrent. L'existence sociale apparaît ainsi comme fondamentalement basée sur les perceptions individuelles et subjectives, elles-mêmes étant fonction de la conjoncture globale et objective dans lequel chaque individu se trouve d'emblée.

Si cette lecture de Hayek est juste, on peut mettre en rapport la théorie psychologique et la théorie économique de la manière suivante: c'est parce que, premièrement, tout phénomène économique est foncièrement un phénomène mental et parce que, deuxièmement, l'esprit est un ordre sensoriel que, par voie de conséquence, le processus le plus fondamental du point de vue de la tradition autrichienne en science économique, à savoir le processus du marché, est lui-même conçu comme l'émergence d'un 'ordre spontané'. Ainsi s'explique, me semble-t-il, que pour Hayek tout développement important de la théorie économique depuis le milieu du dix-neuvième siècle soit dû à "un pas en avant dans l'application cohérente du subjectivisme".(9) Car si la vie psychologique des individus est une question d'ordre sensoriel, leur vie en groupe est elle aussi une question d'ordre. Plus précisément, toute institution sociale résulte alors de la coordination des actions individuelles (10). La question se pose alors de savoir de quelle manière il faut s'y prendre pour connaître non pas tant la structure que le processus de fonctionnement de telles institutions. Cela nous amène au deuxième argument.

3.- L'argument épistémologique

Alors que l'argument ontologique concerne la nature et le statut des entités auxquelles font référence les économistes et les autres théoriciens des sciences sociales dans leurs explications, l'argument épistémologique rejoint une préoccupation différente quoique reliée à la première. Puisque ces entités de base sont des manifestations subjectives de la vie mentale interpersonnelle des individus biologiques, puisque ce ne sont, en fait, que des pseudo-entités, c'est-à-dire des phénomènes de classification individuelle et de coordination interpersonnelle et que ce ne sont pas des choses au sens fort du terme, la question se pose de savoir comment de tels objets intentionnels peuvent être connus par le théoricien. L'économiste n'a, par exemple, aucune possibilité d'observer la genèse et la transformation éventuelle des préférences des agents économiques, pas plus qu'il n'a la possibilité d'observer le processus de formation des prix. Il peut tout au plus constater quels sont les prix pratiqués à un moment déterminé, comme il peut inférer des actions des agents où vont leurs préférences. Même s'il mettait au point des techniques extrêmement sophistiquées pour identifier, voire mesurer avec grande précision l'ordre des préférences individuelles, il n'en resterait pas moins vrai de dire que, considérée économiquement, une valeur n'est en elle-même qu'une disposition subjective et individuelle à décider dans un sens plutôt que dans l'autre quand s'offrent plusieurs cours d'action possibles. Le caractère subjectif des phénomènes économiques, du moins lorsqu'ils sont considérés à leur racine même, est irréfutable.

Pour pouvoir rendre compte de la création des institutions économiques par les individus, il faut faire entrer en ligne de compte l'information détenue et échangée par les individus (11). Loin que la théorie économique doive faire appel à des agents omniscients qui détiendraient une information parfaite, cette conception de l'homo œconomicus étant considérée comme 'objectiviste', il importe plutôt de se faire de l'information une conception 'subjectiviste', caractérisée par deux ordres de considération qui constituent les conditions nécessaires sinon suffisantes de l'ordre social spontanément engendré. D'abord, il est indispensable que les plans d'actions individuels soient dans une certaine mesure compatibles entre eux. Ensuite, il faut que les représentations et les anticipations des agents correspondent, non pas exactement mais assez fidèlement pour être fiables, aux données externes sur lesquelles portent leurs cogitations et calculs. Le problème que pose à l'analyse économique le fait que l'information à propos du monde extérieur soit subjectivement détenue par les individus, c'est-à-dire le fait qu'elle soit partielle aussi bien que partielle, est majeur: car à défaut de pouvoir compter sur une description adéquate de l'information détenue par tous les intervenants dans

une situation déterminée, l'économiste est dans l'incapacité de prévoir précisément le cours futur des événements. Il doit apparemment faire reposer son analyse sur la connaissance directe ou introspective et la compréhension réflexive de sa propre façon de fonctionner en ces matières (12).

Une difficulté supplémentaire, peut-être même encore plus considérable que la première, attend l'économiste du fait que l'information est répartie entre de multiples agents individuels. Tout en ne sachant pas de manière certaine ce que leur réserve l'avenir, ceux-ci doivent coordonner entre eux leurs décisions et leurs actions. Pas plus qu'aucun d'entre eux, l'économiste n'est en mesure de totaliser l'information détenue par l'ensemble des agents. Et puisque l'information complète n'est jamais totalisable quelque part, il paraît impossible à quiconque d'établir une économie centralement planifiée qui fonctionne efficacement et sans conséquences désastreuses pour les divers individus. Si le socialisme apparaît ainsi comme une voie impraticable aux yeux de Hayek, il faut voir également que cette situation représente un défi théorique de taille pour toute économie qui, comme celle de Hayek précisément, fait appel à la notion d'ordre spontané. Car il lui faut expliquer comment il se peut que des plans d'action individuels, basés sur des perceptions subjectives, se coordonnent efficacement, ce qui est loin d'aller de soi. Cela constitue certainement l'une des tâches principales de la théorie économique ainsi que l'envisage Hayek (13).

Il faut insister, me semble-t-il, sur la situation épistémologique tout à fait inconfortable dans laquelle se retrouve l'économiste qui suit Hayek sur ce terrain. S'il veut comprendre l'action humaine, l'économiste n'a ici d'autre choix que de postuler d'entrée de jeu que toute décision est, du point de vue subjectif de l'intervenant, optimale. Car s'il veut pouvoir s'expliquer les différentes décisions humaines, l'action doit toujours être conçue comme une manifestation de la rationalité : elle n'est intelligible que dans la mesure où l'on se représente celui ou celle qui la pose comme un individu qui, étant donné l'ordre de ses valeurs et l'information dont il dispose, fait toujours pour le mieux dans la situation qui est la sienne. Dans cette perspective, être rationnel, c'est nécessairement maximiser son bénéfice et minimiser ses coûts compte tenu de ce que l'on veut et de ce que l'on croit savoir du présent et du futur. Un tel énoncé, l'équivalent duquel est considéré par Mises comme un axiome fondamental de la praxéologie et donc comme un jugement synthétique a priori, constitue pour Hayek une proposition analytique, c'est-à-dire une proposition vraie par définition. C'est dire qu'une telle proposition n'est pas elle-même considérée par Hayek comme empirique, bien qu'elle s'avère indispensable à la constitution de la théorie économique. Ce qui permet à Hayek de trouver cette situation épistémologique acceptable, c'est que pour lui toute théorie suffisamment développée, dans quelque domaine que

ce soit, atteint un niveau d'abstraction et de généralité tel qu'elle se présente toujours comme un système articulé de propositions vraies par définition. Suivant Hayek, l'économie n'échappe pas non plus à cette situation épistémologique, et il n'y a pas là quoi que ce soit qui lui soit exclusif.

De plus, si l'économiste se trouve dans une situation difficile, ce n'est pas seulement parce que les objets de ses théorisations sont d'emblée des phénomènes de la vie mentale subjective d'individus vivant en société, mais aussi parce que ces phénomènes sont d'emblée inobservables. Ils lui sont d'abord et avant tout accessibles par connaissance directe. Une comparaison est ici possible entre sciences sociales et sciences physiques qui révèle une asymétrie épistémologique importante. Tout autant que l'économiste, le physicien est obligé lui aussi d'avoir recours à des inobservables pour parvenir à expliquer adéquatement les phénomènes qui le concernent: c'est ainsi qu'il est amené à postuler l'existence d'électrons, de quarks ou d'autres particules élémentaires, mais aussi celle de champs électro-magnétiques, de champs gravitationnels, etc., là où l'économiste postule plutôt, aux fins de ses analyses propres, des préférences et des valeurs individuelles, des processus de délibération rationnelle, des calculs mais aussi des équilibres et des marchés. Mais si le physicien ne peut avoir qu'une connaissance indirecte de ce qu'il invoque comme principe d'explication, il en va tout autrement pour l'économiste qui sait directement par expérience personnelle ce que c'est qu'être un agent rationnel: il est même impossible qu'un économiste puisse expliquer quoi que ce soit qui concerne en propre l'action humaine s'il n'en a pas au préalable saisi la signification, c'est-à-dire s'il n'a pas compris de l'intérieur les manifestations mentales dont il essaie de rendre compte. Ce dont il parle et qu'il peut objectiver, au moins dans une certaine mesure, dans le langage des modèles qu'il construit, est quelque chose qui n'existe pas comme tel dans le monde des événements physiques et qui n'a d'autre réalité que psychologique. Cette réalité psychologique subjective constitue en quelque sorte la base empirique ultime des théories économiques.

Une telle analyse comporte des conséquences importantes pour la constitution d'une science sociale et en particulier d'une science économique. Ce qui intéresse le praticien des sciences sociales, ce n'est pas, comme tel, l'ordre sensoriel qui a été décrit comme étant le propre de chaque organisme humain envisagé dans sa complexion neurophysiologique. Il s'intéresse plutôt à des phénomènes de vie en groupe. Il veut expliquer les comportements sociaux des individus qui entraînent par leurs interactions réciproques l'existence d'institutions. Les langues naturelles, les systèmes législatifs, les économies de marché sont pour Hayek des exemples paradigmatiques d'institutions. Tous ces phénomènes complexes, et dont la complexité est organisée (14), sont fondamentalement constitués par le jeu des concertations entre individus.

Chacun forme une sorte d'ordre spontanément engendré, et s'il est vrai qu'aucune de ces institutions n'aurait vu le jour sans les interventions conscientes et délibérées des agents, il n'est pas moins vrai qu'aucune ne représente en fait le système des conséquences anticipées et des résultats recherchés par l'un ou l'autre d'entre eux. Si l'action humaine individuelle est indispensable pour qu'advienne de l'ordre dans le regroupement social de plusieurs organismes biologiques individuels, les fins que chacun poursuit consciemment doivent inmanquablement se buter à d'autres volontés, convergentes ou divergentes. C'est de leur entrechoc, et de l'effet de coordination qui en résulte, que naissent les institutions. La société toute entière n'est, en chacun de ses états temporels, que la résultante des entreprises individuelles. Mais parce que les formes collectives d'ordre qui émergent de la sorte ne sont jamais, dans l'état où elles se trouvent à chaque moment du temps, recherchées consciemment par quiconque en particulier, elles sont souvent malencontreusement perçues comme constituant des entités supra-individuelles, ayant leur vie propre, comme s'il était nécessaire de les chosifier pour en comprendre l'efficacité. Comme elles exercent des contraintes sur les plans d'actions individuels, qu'il s'agisse de parler une langue, d'élire un gouvernement ou de vendre un bien personnel, on s'imagine en effet que la Langue, l'Etat, le Marché sont des êtres en tous points analogues aux objets physiques ou aux systèmes de tels objets. Le praticien des sciences sociales est dans une situation épistémologique délicate parce qu'il doit déconstruire ces représentations chosifiantes et qu'il doit leur substituer des analyses qui sont beaucoup moins prometteuses sur le plan des retombées pratiques.

Bien sûr, si l'on adoptait sur ces formes d'ordre une perspective objectiviste, on aurait raison de croire que les manifestations de la vie en société sont susceptibles d'être appréhendées très exactement comme on a le loisir d'observer des corps en mouvement, des matériaux qui résistent à certaines charges, des molécules qui s'agglomèrent ou encore des atomes qui fusionnent. C'est pourquoi la question épistémologique de fond est celle de savoir s'il est acceptable de ne faire aucune différence véritable entre, par exemple, l'étude d'un comportement économique et l'explication du comportement cinétique de molécules de gaz ou celle du mouvement orbital de corps célestes. Parce que les deux sortes de phénomènes, physiques et sociaux, semblent toutes deux également accessibles à la connaissance, on croit souvent pouvoir rendre compte adéquatement des uns comme des autres par le biais de théories causales. Or on ne saurait considérer, selon Hayek, que des phénomènes de signification appellent exactement le même traitement que des événements physiques.

L'argument épistémologique de Hayek est que l'ordre sensoriel que constitue l'esprit humain ne saurait être connu de la même manière qu'il est possible de connaître un ordre physique: l'ordre sensoriel résulte d'un processus de valorisations, et la seule façon dont nous

puissions nous prendre pour analyser cet ordre est, au départ à tout le moins, une sorte d'analyse interne ou d'introspection, que Hayek appelle aussi une "verstehende psychology", c'est-à-dire une compréhension de soi-même, une réflexion sur lui-même de cet ordre sensoriel que nous constituons tous individuellement. Ce qui fait la difficulté mais aussi la spécificité épistémologique d'une science sociale comme l'économie tient au fait que l'univers inobservable, à savoir l'univers psychologique des intentions et des croyances, auquel elle en appelle pour pouvoir rendre intelligibles certaines des manifestations observables de la vie sociale, à savoir le fonctionnement d'institutions comme la monnaie et le crédit, ne peut être lui-même adéquatement expliqué que s'il est subjectivement compris par l'individu théoricien. Cette situation exceptionnelle donne à la science économique son caractère de science humaine, un caractère que ne possède aucune des sciences physiques et biologiques. Mais elle lui impose en même temps des contraintes de méthode, donc des limites, sur lesquelles il me faut maintenant insister avec Hayek.

4.-L'argument méthodologique

Il faut maintenant, en effet, tirer des analyses précédentes quelques conséquences inéluctables concernant la constitution méthodologique des sciences sociales, au rang desquelles on doit évidemment compter l'économie.

Une première remarque générale me semble s'imposer. Depuis Frege, et de manière accentuée avec des philosophes comme Carnap et Popper, le courant dominant en philosophie des sciences s'est acharné à se délivrer des tares du psychologisme qui minaient toutes les formes d'analyse logique. Le renouvellement de la logique mathématique nécessitait certainement le rejet du psychologisme. Mais ce mouvement a plus ou moins volontairement amené avec lui le cloisonnement étanche de la méthodologie et de la psychologie. Hayek me semble aller très exactement à contre-courant sur ces questions interdisciplinaires. En effet, la psychologie fait ici figure d'interface théorique permettant de passer des questions clés de la théorie générale de la connaissance aux problèmes méthodologiques centraux des sciences sociales. Or les problématiques épistémologique et méthodologique sont conçues par Hayek dans une perspective kantienne: si la première concerne les conditions de possibilité d'une science sociale, la seconde a trait aux limites d'un tel savoir. Etant donné le rôle imparti à la psychologie fondamentale dans ce contexte, on peut s'attendre à ce que les limites à la théorisation en psychologie tracent aussi les frontières à l'intérieur desquelles des disciplines scientifiques comme l'économie devront se développer.

Comme nous l'avons vu, ce qu'étudient les sciences sociales doit apparaître en dernière analyse comme ultimement constitué des ordres mentaux individuels: une société n'est pas qu'un assemblage de corps, c'est une organisation d'esprits. Ainsi que Hayek le fait valoir, nous n'avons au départ la possibilité de saisir l'existence d'un tel ordre qu'en considérant l'ordre que notre propre esprit individuel constitue. Mais c'est reconnaître par le fait même que certaines des limitations les plus fondamentales des sciences sociales tiennent à ce que, dans ces disciplines, l'esprit humain vise à s'expliquer à lui-même son propre fonctionnement. La notion de 'Geisteswissenschaften' est donc à prendre ici dans son sens strict. C'est pourquoi la réflexion méthodologique en sciences sociales passe inévitablement pour Hayek par une analyse minutieuse des conditions limites du savoir psychologique.

Or en psychologie fondamentale, mais aussi dans toutes les sciences sociales qui, comme l'économique, fondent leurs principes fondamentaux sur la psychologie théorique, on trouve la situation limite suivante: l'esprit humain, à savoir l'instrument de connaissance par excellence, vise à prendre connaissance de lui-même. Il vise à se donner la meilleure représentation théorique possible de ce qu'il est et de la façon dont il fonctionne. Par conséquent, la question se pose de savoir si une telle connaissance devra se contenter d'en rester au niveau des principes généraux ou si elle pourra approcher également les phénomènes les plus concrets et parvenir à expliquer par approximations successives les séquences particulières d'événements sociaux, donc les cas individuels.

Mais qu'entendre par 'explication' ? Pour Hayek, on explique quand on construit un modèle qui reproduit à une certaine échelle, et avec plus ou moins de précision, la structure et le fonctionnement de l'objet original. Expliquer consiste à construire dans le cerveau une représentation dans laquelle la structure relationnelle des parties constituantes figure celle des événements dont on veut rendre compte. Plus un modèle est abstrait et plus les principes qu'il contient sont généraux. Plus un modèle est complexe, c'est-à-dire plus il contient de variables et de relations entre variables, et mieux il parvient à simuler l'objet, le phénomène, le processus dont il censé rendre compte. Le degré d'explication est donc strictement fonction de la quantité de variables et de relations entre variables qu'intègre le modèle. Par ailleurs, plus un modèle est élaboré sous ce rapport, c'est-à-dire mieux il approxime l'objet dont il parle, meilleures sont les prédictions qu'il permet de faire. A la limite, si l'on met de côté le fait qu'un modèle ne s'intéresse toujours qu'à l'un des aspects possibles des choses ou à un certain nombre restreint d'entre eux et qu'à ce titre il n'est jamais exhaustif, on peut néanmoins le prétendre complet si, sous l'angle envisagé, la simulation est parfaite. La question devient maintenant la suivante: est-il

concevable qu'un modèle explicatif de l'esprit humain soit complet et parfait ? La réponse de Hayek à cette question est que l'esprit humain, s'il peut certainement espérer avoir de lui-même une connaissance toujours plus grande, ne peut pas espérer réussir un jour à avoir un modèle complet de lui-même. Cet argument méthodologique mérite d'être examiné de plus près.

On reconnaîtra facilement que toutes les sortes de phénomènes ne peuvent pas être modélisées avec la même précision. Plus un phénomène est complexe, qu'on pense par exemple à la formation des tornades ou à la genèse des éruptions volcaniques, plus il est difficile de se le représenter correctement et moins il est possible d'en prédire l'incidence ou les coordonnées spatio-temporelles exactes. Mais ce genre d'obstacles à la modélisation et à la confection de pronostics précis est un pur problème pratique, et il est certainement permis de croire que le développement ultérieur de la technologie permettra de franchir ces obstacles dans un avenir plus ou moins lointain. Et si l'économie, pour ne parler que d'elle, ne connaissait que ce genre d'obstacles à son développement, on aurait raison de croire, me semble-t-il, que l'augmentation de sa puissance explicative n'est qu'une affaire de temps. Il n'y aurait pas lieu de penser que sa situation méthodologique présente quelque difficulté insurmontable que ce soit sur cette route interminable.

Hayek est cependant d'avis qu'il existe une limite absolue à ce qu'il sera jamais possible d'expliquer. Cette limite est pour lui liée à la nature de l'instrument d'explication lui-même, c'est-à-dire à la constitution de l'esprit humain. L'argument peut se résumer ainsi: puisque expliquer équivaut à modéliser, et puisque modéliser revient à classifier et à associer entre eux les éléments constitutifs d'un certain phénomène, l'objet le plus complexe qu'un appareil de classification puisse analyser selon certaines catégories déterminées est fonction du nombre total de classes d'objets qu'un tel appareil peut comporter. Le degré de complexité d'un objet est fonction du nombre d'aspects sous lesquels il peut être envisagé. Or il est clair qu'un appareil de classification doit toujours être lui-même d'un degré de complexité supérieur au degré de complexité des objets qu'il classifie. Car le nombre de classes que doit comporter un tel appareil doit nécessairement toujours être plus grand que le nombre de classes auxquels n'importe lequel des objets à classifier peut appartenir. Par exemple, si la seule rubrique sous laquelle un certain ensemble d'objets peut être classé est la couleur, et si tout objet doit avoir une et une seule couleur, il appartient donc à une et une seule classe. Mais le classeur doit pour sa part être en mesure de reconnaître au moins toute la gamme des couleurs actualisées: il doit donc comporter lui-même plusieurs classes. Si le nombre des rubriques augmente, s'il devient possible de classer les objets sous plusieurs rubriques conjointes et si le nombre d'objets à classer est multiplié, le degré de complexité que doit avoir l'appareil classeur croît également en proportion. De manière

générale, si les objets à classer peuvent l'être sous n rubriques différentes et si chaque objet doit appartenir à une classe distincte, le nombre total de classes que doit comporter l'appareil classificateur est égal à 2^{n+1} .

A supposer maintenant que l'on veuille produire un modèle de l'appareil classificateur lui-même, il faudra très certainement que ce modèle, à savoir notre nouvel appareil classificateur, soit plus complexe que notre objet original, à savoir dans ce cas-ci l'esprit humain. Cette situation n'est pas inimaginable, encore moins est-elle catastrophique pour la science: la solution consistera à construire artificiellement des cerveaux beaucoup plus puissants que le cerveau humain. Ce que Hayek imaginait en 1952 comme pure possibilité est maintenant chose commune.

Le principe général de la solution est donc qu'il suffit que le modèle soit de degré de complexité plus grand que celui de l'objet original qu'il vise à expliquer. Mais alors, si l'esprit humain fonctionne bien comme nous l'avons vu précédemment, il devient proprement impensable que nous puissions jamais parvenir à une description exhaustive de l'ordre qu'il constitue. Une telle description devrait nécessairement inclure également celle de tous les états du cerveau qui produirait la modélisation. Ainsi toute description de l'esprit humain générique, à supposer qu'on puisse opérer une telle totalisation des esprits individuels, devrait être par la suite elle-même complétée par la description de cette description, puis par celle de la description de la description de la description, etc., ad infinitum. C'est pourquoi il semble impossible que l'esprit humain puisse, en se prenant lui-même pour objet, parvenir à se donner un modèle explicatif de lui-même qui soit descriptivement complet. Car il restera toujours, à chaque moment donné du temps où un modèle sera produit, un résidu que ce même modèle simulateur du fonctionnement de l'esprit ne pourra jamais représenter. Parce que l'esprit humain est un processus dynamique et non pas une structure statique, toute modélisation de ce processus de fonctionnement est inévitablement condamnée à demeurer à jamais partielle. Si l'esprit est conçu comme un système d'ordre, il doit inévitablement l'être comme un système infiniment ouvert sur lui-même.

Pour Hayek, la différence méthodologique essentielle entre sciences physiques et sciences sociales est que si les unes traitent de systèmes fermés (ou en tout cas font 'comme si'), les autres traitent de systèmes qu'il est impossible de clore. C'est pourquoi, conséquence implacable me semble-t-il dans une telle perspective, il sera toujours extrêmement difficile, voire quasiment impossible de prédire, avec une précision de détail aussi grande et avec une marge d'erreurs aussi faible que celles qui sont atteintes dans les sciences physiques et biologiques, les

comportements psychologiques individuels. Cela étant, la conclusion vaut également pour les événements sociaux et pour les phénomènes économiques en particulier.

C'est pourquoi suivant Hayek, sur les questions les plus importantes peut-être, celles qui sont également le plus complexes au sens entendu plus haut, l'économique devra apprendre à se satisfaire d' "explications par le principe". Si l'on considère la gamme des modèles d'explication possibles, qui va des plus abstraits et généraux aux plus concrets et particuliers, l'économique paraît appelée à être une science fondamentale et non une science appliquée. Car cette science est beaucoup plus fondée sur une saisie personnelle du principe général de fonctionnement de l'esprit humain que sur une description empiriquement fiable des processus mentaux individuels et concrets. L'économiste devra également se satisfaire de ce que Hayek appelle des 'pattern predictions', c'est-à-dire des prévisions d'ensemble portant sur des cas-types par comparaison avec des prédictions portant sur des occurrences singulières ou encore des séquences d'événements particuliers. Même si l'économique est une science prédictive comme toutes les autres, il ne faut jamais perdre de vue qu'elle n'a pas le même pouvoir explicatif que celui des sciences physiques et biologiques. Car non seulement les phénomènes qu'elle étudie sont extrêmement complexes, mais de plus l'esprit humain ne paraît pas en mesure de synthétiser dans un modèle théorique le processus complet de son fonctionnement. C'est pourquoi toute science de la société connaîtra toujours des limites au pouvoir d'expliquer que les sciences de la matière pourront toujours ignorer.

5.- Propos de conclusion

Tels sont les trois arguments qui étayent à mon sens la conception subjectiviste de Hayek. Si Hayek n'effectue pas lui-même, du moins pas dans *The Sensory Order*, les rapports que j'ai voulu faire apercevoir entre son analyse de la psychologie et son analyse épistémologique et méthodologique de la science économique, je crois cette mise en rapport susceptible de mettre en lumière ce qui fait ici l'originalité de la perspective. L'originalité du point de vue de Hayek en matière de philosophie des sciences sociales et de méthodologie économique me paraît en effet tenir à ce qu'il nous force à faire un détour philosophique indispensable: il nous contraint à soulever l'épineuse question philosophique des rapports du corps et de l'esprit.

Sur le fond de la question, Hayek me paraît défendre une position anti-réductionniste: il ne peut être question pour lui de considérer l'esprit comme quelque chose de 'matériel'. Mais il

n'épouse pas pour autant une véritable position dualiste, puisque l'esprit ne constitue pas pour lui une substance. La forme de dualisme adopté ici, si dualisme il y a, est un de circonstance ou de conjoncture: c'est 'en pratique', dit-il, que l'on se retrouve acculé à une sorte de dualisme, puisque le langage dans lequel on peut parler des choses physico-chimiques ne convient pas pour parler de l'ordre mental dans lequel nous les modélisons.

Si le physicien ou le biologiste peuvent adopter sur leurs objets de connaissance respectifs une perspective tout à fait objectiviste, le praticien des sciences sociales par contre, et tout particulièrement l'économiste, sera bien avisé de ne pas oublier qu'il ne le peut pas vraiment. En tout cas, il ne le devrait pas. Car s'il fait sens de considérer comme nous étant extérieur le monde des choses et des rapports de causalité entre choses, il n'en va pas de même avec le monde ordonné de l'esprit humain. Ce n'est pas avec quelque chose d'extérieur à lui que l'esprit doit confronter les modèles explicatifs qu'il construit de son propre fonctionnement mais avec ce qu'il saisit, ce qu'il comprend ou ce qu'il connaît directement de lui-même.

L'existence des sciences sociales montre qu'une telle connaissance est possible. Mais ces sciences sont épistémologiquement différentes des sciences physiques et biologiques parce que les phénomènes dont elles visent à rendre compte sont les événements de la vie mentale subjective des individus biologiques institutionnellement regroupés. Et elles sont méthodologiquement distinctes des autres sortes de sciences parce qu'il existe dans leur cas une limite radicale à ce qu'il leur sera jamais possible d'expliquer. Voilà ce qu'affirme la thèse subjectiviste de Hayek.

NOTES

(1) Cf. J. R. Hicks et W. Weber, eds., *Carl Menger and the Austrian School of Economics*, Oxford: Clarendon Press, 1973, "Préface", p.v. La première génération comprend, outre Menger, Eugen von Böhm-Bawerk et Friedrich von Wieser, la seconde Ludwig von Mises et Joseph Schumpeter. Selon cette généalogie, Karl Menger, le fils de Carl Menger, appartient quant à lui à la quatrième génération (cf. *ibid.*, p. v). On notera que pour Hayek il n'y a plus maintenant d' "École Autrichienne" comme telle, puisque les idées micro-économiques dont elle s'était faite la championne sont maintenant intégrées dans un corps de connaissances commun. Il y a pour lui tout au plus une "tradition autrichienne" de pensée. On peut rattacher à une telle tradition de recherches des économistes comme Israel Kirzner, James Buchanan et beaucoup d'autres, en particulier tous ceux et celles qui sont rattachés au Center for the Study of Market Processes (George Mason University) dirigé par Jack High.

(2) Plus précisément, les théories de Menger ont pu avoir l'influence qu'elles ont eue, sauf en Angleterre où Alfred Marshall dominait complètement, des années 1880 jusqu'au milieu des années 1930 grâce à la diffusion des travaux des plus jeunes membres de l'École Autrichienne, Böhm-Bawerk et Wieser en particulier, qui prenaient explicitement appui sur ces théories. Cf. F.A. Hayek, "Menger's Grundsätze in the History of Economic Thought", in J.R. Hicks et W. Weber, eds. (1973), *op. cit.*, pp.11-12.

(3) Hayek est d'avis que Keynes est le premier responsable, mais non le seul, du fait que l'on se soit détourné de l'analyse micro-économique pour s'intéresser surtout à l'analyse macro-économique. Il s'en explique du reste ainsi: "It was largely a growing demand for greater deliberate control of the economic process (which required more knowledge of the specific effects to be expected from particular measures) that led to the endeavour to use the obtainable statistical information as the foundation for such predictions." (*Ibid.*, p.12).

(4) Je pense aux programmes d'études ouverts, aux centres de recherches fondés ainsi qu'aux nombreux colloques organisés et qui sont tous explicitement reliés à ce courant intellectuel.

(5) Cf. I. Kirzner (ed.), *Method, Process, and Austrian Economics: Essays in Honor of Ludwig von Mises*, Lexington, MA: D.C. Heath, 1982.

(6) Cf. I. Kirzner (ed.) *Subjectivism, Intelligibility and Economic Understanding: Essays in Honor of Ludwig M. Lachmann on his Eightieth Birthday*, New York: The Macmillan Press, 1986.

(7) On parle alors de "subjective value of alternatives forgone". Voir à ce sujet l'excellent article de Karen Vaughn, "Does It Matter That Costs Are Subjective ?", *Southern Economic Journal*, 47, Summer 1980: 702-15). Comme l'analyse de James Buchanan le fait voir (cf. *Cost and Choices*, 1969), les coûts consistent en l'évaluation individuelle à laquelle procède l'agent humain au vu de la jouissance ou de l'utilité à laquelle il anticipe d'avoir à renoncer en conséquence du cours d'action préféré et effectivement suivi par lui.

(8) Cf. F.A. Hayek, *The Sensory Order, An Inquiry into the Foundations of Theoretical Psychology*, avec une introd. de Heinrich Klüver, Londres: Routledge & Kegan Paul, 1952, réimpr. en 1976.

(9) Hayek, qui affirme cela en 1942 dans "Scientism and the Social Sciences", envisage au moment où il se situe la période des cent dernières années.

(10) Cf. Gerald P. O'Driscoll, Jr., *Economics as a Coordination Problem: The Contributions of Friedrich A. Hayek*, Kansas City: Sheed Andrews and McMeel, Inc., 1977.

(11) Cf. "Economics and Knowledge" , *Economica* n.s., IV, 1937, pp. 39 et suiv.

(12) Hayek semble considérer en 1973 que la technique des courbes d'indifférence et la théorie de la "préférence révélée" permet à l'économiste de se dispenser de faire des hypothèses de nature "introspective" pour avoir accès au type de phénomènes en cause ici. Cf. Hayek (1973), pp.8-9.

(13) Comme le souligne Bruce Caldwell, Hayek reconnaît dès "Economics and Knowledge" qu'il ne détient pas la solution à ces énigmes (cf. Bruce J. Caldwell, "Hayek's Transformation", à paraître dans *Research in the History of Economic Thought and Methodology*, manuscrit p.29). Fait significatif à noter, c'est là le problème central auquel s'attaquent plusieurs chercheurs oeuvrant actuellement dans le sillage de la tradition autrichienne. Peter Boettke, Steven Horwitz et David Prychitko ont baptisé cette approche théorique 'Order Analysis' (cf. "Beyond Equilibrium Economics: Reflections on the Uniqueness of the Austrian Tradition", *Market Process*, IV (Fall 1986):6-9 and 20). Je me permettrai de référer le lecteur à certaines publications importantes ayant trait à des questions afférentes: Norman P. Barry, "The Tradition of Spontaneous Order", *Literature of Liberty*, V (Summer 1982): 7-58; James Buchanan, "Order Defined in the Process of Its Emergence", *Literature of Liberty*, V, 4 (Winter 1982); Ulrich Fehel, "Spontaneous Order and the Subjectivity of Expectations: A Contribution to the Lachmann-

O'Driscoll Problem", in I. Kirzner, ed. (1986), op. cit.: 72-86; Gerald P. O'Driscoll "Spontaneous Order and the Coordination of Economic Activities", in L. Spadaro (ed.), *New Directions in Austrian Economics*, Kansas City: Sheed Andrews and McMell, Inc., 1978; et enfin Lawrence H. White, "The Austrian School and Spontaneous Order: Comment on O'Driscoll", *Austrian Economics Newsletter*, II, 1 (Spring 1979).

(14) Hayek reprend de Warren Weaver l'opposition entre complexité organisée et complexité inorganisée. Cf. Hayek (1973), loc. cit., p.9.